

**Suite de FRÈRE JUBIN BLESSÉ**

comme tel, ses propriétés avaient été confisquées » (p. 77).

**DÉPART POUR SALONIQUE**

Quelque temps après, Goy et ses camarades apprirent qu'ils allaient « abandonner Sed ul Bahr pour Salonique... Après un séjour de 48 h. à (l'île de) Moudros, on se dirigea vers Salonique où l'on débarque le 7 octobre, après avoir en cours de route, fait exploser une mine sous-marine qui produisit une colonne d'épaisse fumée de 50 m. (p.77). » D'après le JMO du 176 RI, l'embarquement aurait eu lieu dans la nuit du 30 septembre. Le convoi de 4 navires était escorté par le contre-torpilleur « la Pique », mais devant Salonique, il a dû faire demi-tour et revenir à Moudros où il arriva le 3 et en repartit le 4 à 16 heures. Pour débarquer les uns le 5, les autres le 6. Là, le régiment fut renforcé par 4 officiers et 344 hommes de troupe. Le régiment et toute la Division sont campés à Zeitenlik, à 4 km de Salonique.

Le frère Jubin raconte (p. 77) : « Après 8 jours de monotone régime singe riz, nous fîmes nos délices du pain azyme des Juifs de Salonique ; ils sont nombreux et tiennent les meilleurs magasins. L'un d'eux me dit en un français sans accent : « Les articles viennent de Paris ». A Zeitenlik, « les Oliviers » traduit frère Jubin, arrivèrent ensuite d'autres régiments de France (p. 78) et le général Sarrail, chef du corps expéditionnaire d'Orient.

« Quelques jours après, il pleuvait tous les jours. Paludisme et dysenterie reprirent violemment et la perspective d'une nouvelle campagne n'était pas de nature à améliorer le moral. Pour nous distraire du cafard déprimant, on nous permit de visiter la ville où le théâtre donna pour nous une représentation mimée

« A Zeitenlik, j'allais saluer les Lazaristes dont quelques-uns m'étaient connus » (p.78). Les pères Lazaristes

possédaient en effet à Zeitenlik un établissement d'enseignement, qui fut par la suite transformé en hôpital. Les Lazaristes comme beaucoup de congrégations durent quitter la France à la fin du XIXème, à cause des lois sur l'enseignement qui interdisaient aux religieux d'enseigner. Le Frère Jubin, ayant enseigné au collège St Benoît d'Istanbul qui depuis 1783 était sous la direction des Lazaristes, avait donc eu l'occasion de rencontrer des prêtres Lazaristes.

**SUR LE VARDAR**

« Bientôt, raconte le frère Jubin, arriva l'ordre de nous envoyer sur le Vardar remplacer un régiment serbe. Nous y fumes conduits par un train ultra lent » (p. 78). D'après le JMO du 176 R.I., les convois sont partis échelonnés dans la journée du 14 octobre. Ils sont parvenus à la gare de Stroumiza en Serbie où ils ont été « accueillis par le Lt-CI Dimitriovitch, commandant le secteur... Nous étions trois sous une tente entourée d'une rigole, car la pluie ne cessait pas. Nous étions mal ravitaillés et le pain nous arrivait moisi de Salonique... Les événements se précipitaient : la Bulgarie allait entrer en guerre. Après quelques jours d'attente, on nous dirigea de (la gare de) Stroumiza sur le bourg de Valandovo, à 17 km du Vardar, dont nous rencontrâmes les habitants évacués. On était à la frontière bulgare » (p. 78). C'était le 19 octobre.

**VALEDOVO**

Le 21 octobre, d'après le JMO (p. 45-46), le commandant du régiment avec le 1<sup>er</sup> Bataillon arrive à Valendovo. Il a fait reconnaître les hauteurs au nord et la bourgade proche de Rabrovo. Il les a trouvés « occupés ». « Il demande (alors) des ordres à la Division pour savoir s'il doit engager un combat pour prendre les hauteurs. » Réponse affirmative. « A midi, ordre est donné d'attaquer Rabrovo et les hauteurs 350, mais l'ordre parvient au Bataillon seulement à

**suite p. 3****suite de FRÈRE CATHERIN (VIII)**

Nous ne jouissons pas d'un très beau printemps : rares sont les jours sans pluie et un vent froid nous rappelle le mois de mars alors que dans qqes jours nous serons en juin. Je suis resté trois semaines sans messe, mais mardi dernier j'ai enfin pu y aller à Breslau. Ce soir, nous arrivons à Cosel (2) où j'aimerais bien rester pour dimanche, jour de la Pentecôte, mais je suis pas sûr que ce sera férié pour notre corporation. Quoi qu'il en soit, je m'unis de loin à vos belles fêtes en attendant le plaisir d'y assister de nouveau.

Ces temps-ci, il arrive de France des jeunes gens en uniforme, il s'agit, paraît-il du « travail encadré » (3). Que ne verra-t-on pas si ça dure ! Pour vous, tâchez de continuer de travailler en France où vous êtes bien plus utiles qu'ici. C'est ce que je vous souhaite en terminant et en vous priant de recevoir mes meilleures amitiés.

**F. Catherin**

(2) - Cosel fait partie aujourd'hui de l'agglomération polonaise de Blachownia, 60 km au nord de Katowice et à 120 km au sud-est de Wroclav (Breslau). Soit à 450 km de Fürstenberg, port d'attache de la société où travaille Catherin. C'est dire les distances importantes que parcouraient les péniches. De Breslau à Stettin, il y a 450 kms.

La carte de ce 26 mai comporte le tampon de Cosel Oderhafen du 27 mai 1944. Oderhafen est un quartier de la ville. Sans doute le port, comme le montre une carte postale, titrée « Gruss auf Cosel-Oderhafen », montrant un port fluvial avec des péniches, ses quais de chargement, ses grues. Carte du début du XXème.

(3) - En 1944, le régime allemand a encore exigé de la main d'œuvre. Vichy s'est exécuté en fixant des quotas par département de ce qu'il dénomme « travail encadré ».

**JACQUES OU MARIUS GOY ?**

On les a appelés « les frères Goy » parce qu'ils étaient aussi frères Maristes. Aînés d'une famille de sept enfants originaires du « petit Mazel » à Larajasse, ils ont été enregistrés sur l'état civil de la commune sous les prénoms de Jean Marie Joseph (1879) et de Jacques Marie Joseph (1880). Prénoms inscrits également sur leur fiche Matricule. Entrés chez les Frères

Maristes, ils prirent respectivement les noms de « frère Fidèle » et de « frère Marie Jubin ». On les appela Fidèle et Jubin. Le premier étant caractérisé comme « minéralogiste et poète », le second comme « historien et généalogiste ». Concernant le frère Jubin, des descendants de sa famille se sont étonnés de le voir prénommé « Jacques », alors qu'ils l'avaient toujours appelé « Marius ». C'est d'ailleurs sous ce prénom-là qu'il est

enregistré (p. 9) dans le volumineux ouvrage généalogique des descendants de Joseph Grange (1799-1868) et de Marie Ferlay (1796-1862), conçu par Pierre Grange à partir des carnets de frère Jubin, son grand-oncle.

Leur plus jeune frère, communément appelé « Tony », mais enregistré sous les prénoms d'Antoine Marie Joseph, sera tué à la guerre de 14. Le Coq Pelaud 99 lui a consacré un long article.